

La chaussée s'est démultipliée. Les véhicules, les habitations se sont démultipliés.

Le paysage s'est dressé d'un coup, en une espèce de surdose de matière, de prolifération de bitume, de ciment ; d'un coup, il a acquis une consistance et une sorte d'épaisseur qui amplifiait l'impression de soudaine frénésie. La terre, la poussière qui jusque-là s'élevaient et tourbillonnaient en nuage dans le sillage du break, semblaient s'agglomérer devant nous en des immeubles, des hautes tours d'acier et de béton.

Un instant nous avons cru être de retour à Abstrack, mais un Abstrack hypertrophié, boursoufflé, dont les boutiques, les maisons pleines de suffisance, s'étaient redressées, levant le menton et regardant de haut le voyageur, dans une circulation incessante de voitures, motos, camions, et dont la densité empêchait de saisir la totalité des mouvements. Ce n'était d'ailleurs plus du mouvement ou du bruit, c'était une masse compacte, comme un cube en mousse d'épaisse agitation dans lequel nous avons pénétré avec cette double crainte d'y être absorbé ou d'en être éjecté.

Le chien tournait la truffe de tous côtés, essayant de comprendre ce qui surgissait là, tout autour de nous.

Le regard accroché par la circulation, je n'ai pas retenu le nom de la cité pourtant inscrit sur de grands panneaux tendus au-dessus de la route.

*Il faut se faire discret. On ne sait jamais, quelqu'un nous a peut-être vu.*

*Auguste a peur de son ombre. Personne ne nous a vu. On était au milieu de nulle part avec un gars qui n'était personne.*

*Etre personne n'empêche pas d'être quelqu'un. Un cadavre, ce n'est pas rien.*

*Il doit déjà être bouffé par les loups, les hyènes, peut-être même un blaireau de passage.*

*Il n'empêchait, le break avait très bien pu être vu.*

Dans la plaine que nous venions de quitter, l'oeil allait loin ; rien ne pouvait garantir qu'une paire de jumelle, une lunette n'était pas fixée sur MONSIEUR pendant qu'il se redressait et que l'autre s'écroulait.

Il fallait donc changer la couleur de la carrosserie : la peinture jaune, même salie et patinée par la pluie, le vent, la crasse, restait suffisamment criarde pour être repérée de loin.

Il nous a fallu nous procurer des bombes de peinture, puis nous retrancher sur un parking à l'arrière d'un centre commercial, près des rampes de déchargement, entre des conteneurs à ordures.

La lumière commençait à tomber. J'avais beau sentir la ville tout autour de nous comme une grande fosse d'anonymat, cela n'empêchait pas de sursauter au passage d'une sirène de police ou de pompier entendue au loin.

Avec du papier journal trouvé dans une poubelle, j'ai protégé les vitres et le pare-brise. Les aérosols se sont vidés les uns après les autres, traçant sur la carrosserie des longues traînées sombres par dessus le jaune usé. Mais la nuit a fini par tomber, et ne voyant plus ce que je faisais, j'ai laissé là mon ouvrage pour attendre le lendemain matin.

Le résultat est apparu comme désastreux : le break

avait pris une couleur de mauvais camouflage qui l'aurait rendu encore plus repérable dans les rues de la ville. N'ayant pas assez de peinture pour achever de recouvrir toute la tôle, j'ai vidé les restes des bombes dans un récipient de plastique, puis j'ai délayé la peinture avec de l'eau et y ai ajouté de la terre grattée dans les fissures du bitume. J'ai fini par obtenir une sorte de pâte, un peu visqueuse que je me suis mis à appliquer sur les portières espérant faire disparaître les surfaces encore jaunâtres. J'étais le tout directement avec mes mains finissant par le capot et le toit. La chaleur a réussi par sécher la mixture et au final le véhicule s'est retrouvé couvert d'une espèce de croûte, de peau granuleuse, le break transformé en un gros animal épais et poussiéreux, comme extirpé directement du sol, mécanique ramenée à l'état de nature, vision sauvage, tôle brute. Le coffre arrière défoncé, la couleur de carrosserie indéfinissable, l'engin ne payait pas de mine, et on n'aurait pas donné cher de sa carcasse. Le chien a même fini par pisser sur un de ses pneus.

*C'est dans une décharge ou une casse automobile que nous aurons dorénavant le plus de chance de disparaître, vu l'état de la voiture.*

*Tout cela est ridicule. Traçons la route, allons à Fjeriing !*

*Nous y serions déjà si MONSIEUR ne tirait pas dans tous les sens, s'il n'abattait pas tous ceux qui se dressent sur notre route. Nous n'aurons aucune chance d'atteindre Fjeriing si nous nous retrouvons au fond d'un cul de basse-fosse ou si on nous colle une balle dans la nuque au détour d'un chemin creux.*

*Je ne vois pas comment nous pourrions atteindre Fjeriing si nous ne levons pas les obstacles qui nous en séparent ?*

*Logique. MONSIEUR fait encore preuve d'une logique ravageuse.*

*Seule la logique nous sauvera Auguste, la logique et l'esprit de raison.*

*Je ne suis pas sûr que ce soit la logique qui a parlé au moment de tuer ce pauvre bougre. Et je ne vois pas ce que l'esprit de raison vient faire là-dedans.*

*Tu ne comprends rien Auguste.*

*Je ne comprends peut-être rien, mais nous devons faire une pause. Je refuse de continuer sans être assuré d'être en sécurité.*

*Alors planquons-nous, Auguste, creusons un trou, et terrons nous comme des lapins.*

*Et pourquoi pas. Et je fais confiance à MONSIEUR pour être inventif et nous faire disparaître pendant quelques temps.*

*Très bien, Auguste, puisque tu le prends sur ce ton, marché conclu. Je m'en charge. Je vais nous enfouir.*

MONSIEUR a ouvert le coffre qui dorénavant ne fermait plus qu'avec une large sangle nouée autour du pare-choc, en a retiré quelques quincailleries qu'il a fourrées dans un sac et déposées devant le siège passager ; il s'agissait de garder sous la main de la monnaie d'échange en cas de troc. Puis, il a sorti du fond du coffre un poste à soudeuse à l'arc, encore dans son emballage. Le mode d'emploi était écrit dans une langue étrangère. Heureusement, il s'est souvenu de Kornakov qui réparait les carrosseries, il s'est souvenu, enfant, l'avoir observé dans son garage à Abstrack, taillant l'acier avec une meuleuse dont le disque, dans le claquement répétitif du système à percussion, crachait des gerbes d'étincelles, il s'est souvenu de la tête du garagiste recouverte d'un grand masque noir pareil à un heaume qui, quand il tournait le visage vers vous, vous donnait l'impression de vous observer

sévèrement comme une créature mi homme-mi machine, il s'est souvenu des pinces serrant les électrodes inox de trois virgule deux millimètres de diamètre, de la tache blanche au fond de la rétine qui persiste pendant de longues minutes parce qu'on ne s'est pas protégé les yeux pour regarder l'homme à l'ouvrage et l'éclair au bout de ses mains comme une explosion, il s'est souvenu s'être avancé à l'invitation du garagiste qui lui tendait un paire de lunettes de soudeur et qui lui disait de ne pas trop s'approcher mais de bien regarder au point de contact là où l'acier soudain devient orange sous l'effet de l'arc électrique et la fumée acre qui s'élève quand les tôles sont jointes, il s'est souvenu de ses chaussures recouvertes de la poussière de l'atelier et des grognements de sa mère qui lui demandait où il était allé se fourrer et pourquoi il rentrait encore une fois crasseux comme un ouvrier. Il s'est souvenu de tout cela et ne s'est pas inquiété de la marche à suivre.

Mais s'il y avait bien le poste à souduer, il lui manquait de quoi le brancher. À l'arrière d'un bâtiment éloigné, sorte de zone de stockage désaffectée, il a trouvé une armoire électrique. Mais la porte en était fermée. L'acier a couiné, s'est tordu sous le levier de la pince-monseigneur mais la serrure tenait bon. Elle n'a fini par céder qu'après avoir été reliée au pare-choc du break avec la sangle, et que ce dernier se soit avancé sur quelques mètres. MONSIEUR a bien senti la résistance de la ferraille qui s'arrachait. Il a craint un instant avoir emporté toute l'armoire électrique, mais il n'en était rien.

Le poste à souduer, une fois branché, a ronronné. MONSIEUR a cherché dans le coffre s'il n'y avait pas des lunettes ou un masque pour se protéger le visage. Mais rien. Impatient, il a décidé de s'en passer et d'y aller directement au jugé. Il a branché la pince de mise

à la masse sur le hayon, a positionné l'électrode à quelques centimètres des contours du coffre, s'est protégé les yeux d'une main et a appuyé. Il a répété l'opération une demi-douzaine de fois. Parfois l'électrode était mal positionnée et il n'obtenait qu'une sorte de boule d'acier fondu sur la carrosserie, mais globalement ses points de soudures se sont révélés satisfaisants et le hayon s'est retrouvé solidaire du reste du break, le coffre fermé quasiment définitivement à moins de tout faire sauter à coup de meuleuse, de burin, d'explosif ou de bazooka.

Et pour parfaire son ouvrage, il s'était muni d'un marteau pour enfoncer la carrosserie et lui donner un aspect encore plus cabossé. La résistance de la ferraille l'a surpris, il a tout d'abord eu l'impression de frapper sur du blindage, mais, à force de hargne et de muscle, il a réussi par créer des zones creuses, éclatées. On aurait véritablement pu croire que le break venait d'être accidenté où qu'il venait de traverser le feu nourri d'une pluie de grêlons gros et lourds comme de la caillasse.

Dorénavant la lourde machine était une unique masse de tôles, un bloc impénétrable, et son contenu se trouvait à l'abris des curieux et des voleurs de grand-chemin.

Restait dorénavant à se dissimuler au milieu d'un amoncellement de carcasses, de détritius, et disparaître. Il fallait traverser toute l'agglomération pour atteindre les zones industrielles plus excentrées, ces zones où la ville s'aplatissait, ces zones où le sol n'est plus que surface de bitumes et la terre pas encore des champs.

Il a fallu traverser la ville, ses carrefours encombrés, ses roulements de véhicules embarqués, imbriqués, il a fallu s'extraire des enchevêtrements de routes, d'échangeurs, de périphériques, il a fallu trouver une direction, comprendre les panneaux, les indications.

MONSIEUR a fini par s'orienter sur le soleil qui descendait entre les immeubles, au raz du bitume et aveuglait les conducteurs à chacune de ses apparitions.

*Nous allons au sud ! La dernière indication de la carte était vers le sud, laissons le soleil sur notre droite !*

*Cela remonte à loin, maintenant.*

*Laisse faire Auguste, laisse faire !*

MONSIEUR agrippé au volant, le chien la truffe collée à la vitre, le break progressait pareil à un char.

La poussière en suspension, les fumées d'échappement donnaient à l'air, dans les éclats rasants du soleil, une consistance de brouillard sec qui emplissait l'atmosphère, et soulignait encore davantage les angles des bâtiments et des artères.

Et la nuit est retombée.

Et ils ont atteint la *Butte* comme les autres l'appelaient. La *Butte*, pareil à un terril, ces hautes pyramides de charbon, de terre, extraite des mines. Mais là ce n'était pas du charbon entassé, ce n'était pas de la terre, là, c'était l'immense accumulation de la défécation de la ville, le gigantesque tas de merdes produit par la cité.

Nulle barrière, nulle démarcation, nulle limite, non, on arrivait sur le tas directement, ou plutôt on s'y enfouissait.

La première impression était le son : la chaussée se recouvrant progressivement de papiers, de plastiques, de cartons, le bitume disparaissant sous une couche de plus en plus épaisse de détritrus écrasés par le passage des camions bennes, la route, ainsi tapissée de cette sorte de gangue molle, avalait les bruits de roulement, comme si la voiture progressait désormais sur une bande caoutchouteuse épaisse et mate.

Puis l'odeur qui est arrivée par bourrasque. L'odeur n'est jamais continue, elle fonctionne par effluves plus ou moins puissantes, pas vagues intermittentes comme si on mettait la tête dans un liquide puis qu'on la ressortait, ou comme ces courants d'eau froide qui soudain vous glissent entre les jambes quand vous vous baignez à la mer. C'est en tout cas ce que MONSIEUR imaginait, car jamais il ne s'était baigné à la mer, c'est juste ce qu'un copain avait raconté à Auguste, un jour à l'école, le fils d'il-ne-savait-plus-qui mais qui avait fait le malin ce jour-là en racontant qu'il l'avait vue lui la mer, et que même il s'était baigné dedans, et que l'eau elle était chaude sauf parfois ces courants froids qui étaient comme des anguilles autour des jambes.

Elle était là, l'odeur. L'odeur de la ferraille, l'odeur du pourri, l'odeur de la décomposition, l'odeur du mazout, du cramé, de la graisse et du chaud, l'odeur de l'huile et du cambouis, l'odeur de la vase, de la viande avariée, du rance, de la crasse, l'odeur de la sueur, de l'effort, de la peine et de l'épuisement, l'odeur des enfants-chiens, des hommes-rats, des femmes-fouines, courbés, affaissés sur leur labeur grattant, fouillant l'immonde amas d'immondices, déjection solide et continue de la ville. L'odeur infâme, indicible, inimaginable. L'odeur au-dessus de laquelle tournoyaient les mouettes, volant en bande, avec cet œil fou des affamés.

La nuit était tombée sur la *Butte*, la grande lumière de la ville planait dans le ciel comme un halo orange, et l'ombre se découpait sur l'ombre.

*Nous nous arrêtons là Auguste. Nous ne sommes pas encore à Fjeriing. Nous avons atteint l'heure des rats. Et pour mieux disparaître, nous allons travailler Auguste, et gagner notre pitance.*